458

Rébecca

450

Un petit hommage
rendu à votre brillante interprétation
de « Sapho »

Jean Sistro

33 Rue de la Bougie
Cureghem - Bruxelles

RÉBECCA

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

RÉBECCA

Roman Musical en cinq Actes

Paroles et Musique de

JEAN SIÈSTRO

Version Française de A. BERLIOZ

Prix net: Soixante Cents
pour la France: Un franc

Tout droits de reproduction et de traduction réservés en tous pays.

EDITEURS
N. V. DE ERVEN H. VAN MUNSTER & ZOON
AMSTERDAM — HEERENGRACHT 244-246

Dédié à Mr. Leopold Roosen

En souvenir reconnaissant pour ses

superbes créations artistiques

Jean Sièstro

DISTRIBUTION.

MAURICE DUKAT, marchand ..... *Basse chantante*

SARA DUKAT, Sa femme ..... *Contralto*

RÉBECCA DUKAT, leur fille ..... *Mezzo Soprano*

JOSEPH, marchand ..... *Baryton*

HENRI, artiste peintre ..... *Tenor*

EDOUARD, artiste peintre ..... *Trial*

RABBIN, ... *Basse noble*

DÉBORAH VIVE ..... *Mezzo Soprano*

MATHILDE, amie d'EDOUARD ..... *Mezzo Soprano*

1e, 2e, 3e, 4e Marchand

1e, 2e, 3e, 4e Marchande

1e, 2e Bohémien

Une paysanne ..... *Contralto*

Acheteur, peuples, police, bohémiens, marchands, badauds.

La pièce se passe de nos jours.

ACTE PREMIER.

La toile se lève sur un décor de marché. Des tentes de toile avec leurs étalages, des marchands. Un grand mouvement d'acheteurs et de badauds regardant les étalages. A droite, au premier plan un étalage de plumes, rubans, fleurs artificielles et formes de chapeaux derrière lequel est assise Rébecca. A gauche, à l'arrière plan, presque invisible à cause des autres baraques et de la foule, celui de Joseph. Maisons à l'arrière plan.

Scène I.

Rébecca, La foule.

(*un continuel murmure de voix*)

1e Marchande.

Bon marché, bon marché, bonne occasion !
Restants de liquidation !

1er Marchand.

Occasion superbe, unique !

2e Marchande.

On ne paie pas, dans ma boutique,
De frais de vitrine.

1er Marchand.

A trois sous,
A trois sous l'aune ! Achetez tous !

2e Marchande.

Achetez tant que vous pourrez !

(*Rébecca est assise regardant droit devant elle. Un acheteur se présente à son étalage. Elle le sert à contre cœur. Aussi sa vente n'a pas grand succès.*)

Rébecca.

Tout ce bruit, ces cris abhorrés,
Tout cela me répugne.

(*Une femme qui pendant la songerie de Rébecca a examiné quelques formes de chapeaux*).

La femme.

Eh bien, mademoiselle,
Sert-on les clients aujourd'hui ?
Je crois bien que vous dormez.

RÉBECCA.

Oui ?

C'est possible.

LA FEMME.

(*fâchée et l'imitant*).

Oui ? c'est possible ? Eh bien, la belle
On ira voir ailleurs. Voilà !
(*Elle jette sur la table la forme qu'elle tenait à la main et s'en va*).

3e MARCHANDE.

Halte ! mesdames ! Voyez là !
Quelle étoffe et quelle nuance !
Et c'est pour rien, je vous en donne l'assurance.

3e MARCHAND.

Hô lá ! Hô lá !

Profitez en. C'est de la chance.

RÉBECCA.

Oh ! la misérable existence
Qu'il me faut endurer ici.
Comme eux, il me faudrait aussi.
Faire l'article afin de vendre,
A pleins poumons crier tout le jour, et me rendre
Malade de chagrin.
(*le bruit augmente encore*).

SCÈNE II.

RÉBECCA, JOSEPH, LA FOULE.

1er MARCHAND.

Voyez ce qu'il vous faut.

1e MARCHANDE.

Faites votre choix au plus tôt.

3e MARCHANDE.

Arrêtez-vous ! Ça vaut la peine.

2 MARCHAND.

Le mètre à quatre sous. Tout laine.

2e Marchande.

Jupons. Corsets. C'est tout baleine.

(Une femme vient de l'arrière plan suivie par Joseph qui tient une pièce d'étoffe en partie déroulée. Il cherche à arrêter la femme qui se dérobe.)

Joseph.

(*à la femme*).

Mais dites seulement combien !

La femme.

Combien je vous en donne ? Eh bien !
Je n'en veux plus. (*Elle se sauve*).

Joseph.

(*lui crie*).

Je vous le donne !
C'est encor trop cher ?..... Elle est bonne !

(*à Rébecca*).

Ils veulent tout avoir pour rien.
S'ils marchandent, c'est pour la frime.
On rabat tant qu'on peut, centime par centime....
Qu'en dites-vous ?..... C'est pourtant beau,
Cette étoffe ! Il faudrait leur en faire cadeau.
Les crapules !

Rébecca.

Joseph ! Ce n'est pas de leur faute
Si vous ne montrez pas d'ambition plus haute
Que de faire le juif au marché.

Joseph.

Non, vraiment,
Rébecca, je n'ai pas souhaité d'autres sphères.
Conclure de bonnes affaires,
C'est ma vie et mon élément.
Je suis un juif, je m'en fais gloire.

Rébecca.

Fi !

Joseph.

Rébecca. Toujours la même histoire.
Toujours mélancolique et de si sombre humeur.

RÉBECCA.

Vous me comprenez mal. Ce marché, cette foire
J'en suis dégoûtée et j'en meurs.

JOSEPH.

Allons Rébecca. Patience !
Votre deuil bientôt prendra fin
Et nous nous marierons enfin.

RÉBECCA.

Taisez-vous !

JOSEPH.

Ayez confiance
Mon amour ! Aussitôt qu'unis
Par les doux liens du mariage
Tous vos chagrins seront finis.
Plus de marché pour vous. Tous les frais du ménage
Seront pour moi.

RÉBECCA.

Tous en disent autant.
Mais quelques jours après la noce,
On revient au même négoce.
Un jour de presse on va pourtant
Aider l'homme, et ce court instant
Est bientôt toute la journée.
C'est la vente. C'est la corvée
Qui vide la tête énervée
Et n'accorde pas seulement
De répit à l'âme assoiffée
D'idéal !..... C'est la vie ainsi qu'auparavant.

JOSEPH.

Fi ! Rébecca, qu'osez-vous dire ?
Croyez-moi donc, quand je vous fais
Le serment que chez nous jamais
Vous ne travaillerez. C'est à moi de suffire
A tout, ma Rébecca que j'aime.

RÉBECCA.

Cet amour.
Ce dévouement, je n'en voudrais pas un seul jour.
Croyez-moi, Joseph en échange,
Vous ne recevrez rien.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

JOSEPH.

Cher ange !
Vous ne m'aimez donc pas ?

RÉBECCA.

Ah, vous êtes si bon !

JOSEPH.

Pas de subterfuge ! Non ! non !
Je veux la vérité entière.
M'aimes-tu ?

RÉBECCA.

J'ai cédé Joseph à la prière
De mes parents. Mais à jamais l'amour a fui
Et je reprends ma parole aujourd'hui.

JOSEPH.

Tu t'abuses ! L'amour ne s'enfuit pas. Il reste.
Mais il le faut plier à la sphère modeste
D'une modeste vie ! Ah, ton Joseph serait
L'artiste qu'il te faut, ton amour répondrait
A son amour. Pauvre marchand qu'il est.

RÉBECCA.

Ami. Tu m'as bien devinée
Tu sens que je ne suis pas née
Pour cette vie. Avec ou sans raisons,
Je sens que mon âme entraînée
Vers de plus larges horizons.....

JOSEPH

(l'arrêtant).

Rébecca, trop loin ton rêve t'entraîne.
Hélas ! J'entrevois ta perte certaine.
Je t'aime et je voudrais à tes goûts d'idéal
Donner un aliment.

UNE FEMME.

Au voleur ! L'animal
M'a pris tout mon argent. A l'aide !.....

(Elle tient un homme qui la repousse. Tumulte. Le voleur pris sur le fait essaie de s'enfuir, mais la foule l'entoure et l'empoigne. De tous côtés on appelle la police qui entre en scène et emmène le voleur. Joseph s'est mêlé à la foule. Rébecca est restée seule en proie à sa mélancolie. Le marché reprend son aspect habituel.

4e Marchande.

Mes bonnes gens ! un bon remède
Contre la faim..... Cela sent bon
Les beaux gâteaux !

4e Marchand

C'est du cordon !
Du ruban. De la soie. A tout prix je le cède !

(La nuit vient. Aux maisons du fond s'allument quelques lumières Les marchandes accrochent à leurs baraques quelques lampions ou tout autre luminaire. Le tout prend un air d'illumination.)

Scène III.

(Henri et Edouard se donnant le bras viennent du foud du Théâtre. Tout à coup Henri par un geste appelle l'attention d'Edouard sur Rébecca. Ils restent un instant à la regarder dans une muette contemplation.)

Henri, Edouard, Rébecca, une Paysanne, la Foule.

Henri.

Edouard. Comment la trouves tu ?

Edouard.

A rendre fou !

Henri.

On reste confondu
Devant sa pureté de ligne.

Edouard.

Une beauté !

Henri.

J'ai donc trouvé
Le modèle parfait, hors ligne.

Edouard.

Tu vois, même sur le pavé
On peut bien faire une trouvaille.

Henri.

Pour entendre sa voix, écoute, il faut que j'aille
Lui parler.

Edouard.

Laisse-moi faire, ça me connaît.

HENRI.

Du tout, du tout. Si tu voulais,
Tu tiendrais la boutique
Et tu servirais la pratique
Tandis que je m'entretiendrais
Avec la belle.

EDOUARD.

Je jouerais
Beaucoup plus volontiers ton rôle.
Tu m'en croiras, je n'ai jamais
Trafiqué de chapeaux. Allons ! ce sera drôle.

HENRI.

Allons !

EDOUARD.

Allons !

1e MARCHANDE.

Le mètre, quatre sous !

2e MARCHAND.

Quinze centimes ? c'est à vous !

(Henri est devant l'étalage, mais n'est pas remarqué de Rébecca. Il se penche vers elle et frappe de la main sur la planche.)

RÉBECCA.

(sursautant).

Pardon, Monsieur ! Vous ai je fait attendre ?
Que voulez-vous ?

(Henri a pris une fleur à la main).

HENRI.

La belle fleur
Que je voudrais n'est pas à vendre.

(Rébecca n'a pas compris. Henri remue au hasard des rubans)

RÉBECCA.

Quoi donc ? Ce ruban de couleur ?

HENRI.

Ne m'ira pas moins que la fleur
Si votre main blanche m'en orne

RÉBECCA.

Propos charmant, quand il se borne
A de la courtoisie.

HENRI.

(Prenant un châle de couleur brillante).

Un tissu, d'un éclat....
D'une variété. C'est toute une palette.

RÉBECCA.

Une palette ? Donc..... artiste ?.....

HENRI.

Mon état ?
Je suis peintre.

(Cependant une grosse paysanne s'est approchée de l'étalage de Rébecca. Edouard en profite. Il lui montre des chapeaux. Il met une forme de travers exprès sur la tête de la femme et se met à distance pour juger de l'effet).

EDOUARD.

(blagueur).

Cette galette
Est un chapeau très élégant
Et cela vous va..... comme un gant.

RÉBECCA.

Etre artiste ! Eternelle fête.
Vivre tout pour l'art.

LA PAYSANNE.

Sur ma tête
Plus à droite. N'est-ce pas mieux ?

(Elle plante le chapeau à droite).

HENRI.

Sans l'art, la vie est sans mérite.

EDOUARD,

Plus à gauche !

(Il donne au chapeau un coup à gauche).

LA PAYSANNE.

Vous, le monsieur,
Vous avez vu ça tout de suite.

RÉBECCA.

Je sens profondément tout ce que vous me dites.
Sans l'art la vie est fade et nulle.

(Quelques personnes s'amusent de la scène qui se joue entre Edouard et la paysanne. Edouard prend sur l'étalage une touffe de fleurs).

EDOUARD.

Marguerites.
C'est la garniture qu'il faut.

HENRI.

Pour nous, chaque jour à nouveau
Nous apporte sa poésie.

LA PAYSANNE.

Je la trouve très bien choisie.
Mais..... que va dire mon galant ?

EDOUARD.

Cette taille. *(il lui prend la taille).*

RÉBECCA.

Je n'ai qu'un vague sentiment
Tout est si loin de moi. Musique,
Théâtre.

HENRI

Vous avez un sentiment unique,
Un désir spontané d'idéal si frappant
Que je songe en vous écoutant
Que ce milieu, où vous n'êtes pas libre,
Ne vous convient pas un instant.

EDOUARD.

(entourant le chapeau et la tête de la paysanne avec un grand ruban et lui faisant un gros nœud sous le menton.)

Et puis, ce ruban maintenant
Qui tient le tout en équilibre.

RÉBECCA.

Comment savez-vous ?

HENRI.

Un seul mot
De vous m'a suffi. Je devine.....

LA PAYSANNE.

On vous sert bien ici. Monsieur très comme il faut.

HENRI.

(Continuant)

Que cette atmosphère vous mine
Et que votre âme se ruine
A la longue.

RÉBECCA.

C'est bien cela !
Rien ne vous échappe. C'est là
Qu'est le mal. Mais que dois je faire ?

HENRI.

(sentencieux)

Celui qui se sent né pour l'idéal espère !

RÉBECCA.

J'espère depuis de longs mois
M'évader de tant de misère.....
Mais que vous suis-je ? Une étrangère.
Vous, étranger, que pouvez vous pour moi ?

HENRI.

(solennel)

Notre route nous est tracée ;
Ma route vers vous m'a conduit.
Si votre beauté m'a séduit
L'art à mon sort vous a fixée.
(Deux marchandes se montrent la baraque de Rébecca).

le MARCHANDE.

Voyez la demoiselle,
Avec qui cause-t-elle ?

RÉBECCA.

Avec votre aide, mon sauveur,
Ces liens qui font tout mon malheur,
Je les romprai.

HENRI.

Âme d'élite,
Votre nom ?

RÉBECCA.

Rébecca ! Je suis Israëlite
Je l'oubliais.

HENRI.

(emphatique).

Point de race à nos yeux.
La muse est tout pour nous, notre amour et nos Dieux.
(Les marchandes en font venir d'autres et appellent leur attention sur Rébecca et les étrangers).

2e MARCHANDE.

Voyez la demoiselle,
Avec qui cause-t-elle ?

HENRI.

(qui remarque le mouvement de curiosité dont ils sont cause.)
Mais pour parler de l'avenir
L'endroit n'est pas très favorable.

1er MARCHAND.

Ils vous ont un toupet du diable.

HENRI.

(présentant à Rébecca une carte qu'elle accepte.)
Voici ma carte. Il faut venir
Demain chez moi.

3e MARCHANDE.

Voyez la belle,
L'amour dans ses yeux étincelle !

HENRI.

Et maintenant, mon châle.
(Il en drape Rébecca.)

1er MARCHAND.

(à Edouard.)
Hé là ! mon beau monsieur
Que faites vous ici ?

EDOUARD.

(moqueur.)
Ce que je fais ? Pardieu !
C'est une sommation je pense, en bonne forme.
Mon devoir, d'après vous est que je vous informe
Et comment et pourquoi je me trouve en ce lieu.
Sottise à mon avis pyramidale, énorme !

HENRI.

(à Rébecca.)
O merveille de grâce !

RÉBECCA.

O flatteur !

1er MARCHAND.

Si c'est là
Tout ce que vous avez à dire !.....

EDOUARD.

Eh bien, voilà !
Voulez vous que je vous réponde
Que la rue est à tout le monde ?.....

3e MARCHAND.

Enlevez le !

4e MARCHANDE.

N'oubliez pas
Le couple d'amoureux, là bas.

CHŒUR D'HOMMES.

Enlevons ces deux trouble fête !

CHŒUR DE FEMMES.

Enlevons la, la malhonnête !
Ce sont des artistes, Ah ! ah !
De clowns ils ont plutôt la tête.

CHŒUR D'HOMMES.

Pas de ça chez nous, pas de ça !
Faut pas venir près de nos filles
Avec vos beaux propos charmeurs.
On vous recevra, messeigneurs,
Comme des chiens au jeu de quilles.
Restez chez vous dans vos taudis
Trompeurs, libertins et bandits !

JOSEPH.

(accourant du fond de la scène).
Arrêtez. C'est de la démence !

2e MARCHANDE.

On flirte, on écoute, on sourit
Aux doux propos qu'on vous débite.

LA FOULE.

Trompeurs, libertins et bandits.

JOSEPH.

Arrêtez. Rébecca. Quelle est cette conduite ?
De tout ceci je ne crois rien.

RÉBECCA.

(exaltée).

Laissez-moi. Je romps mes liens.
Je respire enfin. Mon cœur vibre
De joie et d'amour. Je suis libre.

(Elle fuit).

JOSEPH.

Rébecca ! Rébecca !

Rideau.

ACTE II.

Atelier de peintre. Porte au fond. Au milieu de la pièce un chevalet. A gauche un divan. Au fond, à gauche, une armoire dans le mur. A droite au premier plan une fenêtre. Table et chaises.

Scène I.

(Henri est assis rêveur devant le chevalet. Il attend Rébecca. Il se lève lentement, va vers la gauche et prend sur le divan le châle qu'au marché il a acheté de Rébecca. Il le contemple avec attendrissement et l'embrasse.)

Henri.

Rébecca ! n'est ce pas un rêve ?
Me sera t il donné de bientôt te revoir.
Créature divine ! Ah puisses tu savoir
A quel point tout ton être s'est emparé du mien.
O Sirène, tu m'as enlacé dans tes liens,
....Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière.
Rébecca ! Prononcer ton nom,
C'est pour moi caresser l'espérance si chère
De t'émouvoir. Ah ! viens..... Ah viens !
Je ne puis plus longtemps t'attendre.

(Il presse le châle sur son coeur et va s'asseoir à droite. Il ferme les yeux, comme perdu dans un songe.)

Scène II.

Henri. Débora Vive.

(Débora entre sans être remarquée. Elle examine Henri et met une bouteille et un verre sur la table.

Débora. *(à part).*

Quel dommage de le surprendre !

(Elle hausse les épaules et pose en faisant du bruit la bouteille sur la table. Henri tressaute et cache le châle).

Vous voilà songeur ! N'est-ce pas
Quelque souci d'argent ?..... peut-être les tracas
Que toute nouvelle conquête
Inévitablement nous met tous en la tête ?
Est-ce cela ?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

HENRI.

(la saluant. Très poli.)

J'ai bien l'honneur.....

(Révérence de Débora, Henri continue avec chaleur).

Ni soucis, ni tracas. Je suis tout au bonheur
A la joie ineffable intense,
Dont tout à l'heure sa présence
Ici viendra combler mon cœur.

DÉBORA.

C'est donc l'amour.

HENRI.

Je n'ai jamais senti dans l'âme
Pareille impression.

DÉBORA.

Chaque nouvelle flamme
Nous fait brûler d'un feu nouveau.

HENRI.

Dans un moment
Vous pourrez admirer sa beauté, tout son charme,
Et comprendre comment tant de grâce désarme
L'être le plus rebelle à l'amour.

DÉBORA.

Et comment
Avez-vous découvert cette beauté si rare ?
De le savoir, je suis curieuse.

HENRI.

Bizarre !
Une mystérieuse main
Me poussa hier sur un chemin
Que je n'aurais choisi sans elle.
Une force surnaturelle
M'a conduit vers ce but vers lequel j'ai marché.
Pour tout dire, c'est au marché
Que je la rencontrai.

DÉBORA.

Comment se nomme t elle ?

HENRI.

Rébecca.

DÉBORA *(étonnée).*

Rébecca ?

HENRI.

Connaissez-vous ce nom ?

DÉBORA.

Si c'est elle..... chapeaux, modes, soie et linon,
Rubans !

HENRI.

C'est bien cela.

DÉBORA.

Mais, Joseph !

HENRI *(emporté).*

Ah ! pardon !
Que m'importe Joseph ? Il ne l'a pas encore.
Elle rompt avec tout ce passé qu'elle abhorre.....
Elle est à moi. Je la délivrerai
Et dans son âme, je ferai
Une âme nouvelle éclore.

DÉBORA.

Que de poésie ! et quel ton
Vous y mettez. Vrai, c'est sublime !
Tout y est, tout, même la rime.
Air bien connu. Mais oublie-t-on
Qu'on est sur le chemin de faire une victime ?
On est soi-même empoigné. Mais pourtant
Peut-on dire combien de temps
Durera cette belle flamme ?
Vous parlez si bien, chaque femme
Croit en votre parole ainsi qu'en vos serments.
.....On a chanté pour moi la même gamme
Harmonieuse et tendre où notre cœur est pris.
Et de l'ingrat à qui j'avais donné mon âme,
Je ne reçois plus que mépris.
Après m'être donnée entière
J'ai tout quitté sur sa prière.....
Les miens m'ont condamnée et je les ai perdus.
Personne ne me connaît plus.

HENRI.

Ce que vous dites là, c'est triste
Mais ne peut rien changer à mon profond amour.
Je suis tout rempli d'elle et jure.....

DÉBORA.

Amour d'artiste !..

HENRI.

Et jure que je suis sincère !.....A votre tour,
Jurez de n'être pas contre nous.

DÉBORA. *(amère)*

L'existence
Ne compte plus pour moi. Je n'ai qu'indifférence
Pour cette aventure de cœur.

(*Elle sort*).

SCÈNE III.

(Henri va vers la fenêtre. Il voit venir Rébecca dans la rue. Il se montre agité et court les bras tendus vers la porte qu'il ouvre.)

SCÈNE IV.

HENRI. RÉBECCA.

(Rébecca s'arrête au seuil de la porte. Henri lui prend les deux mains et l'attire au milieu de l'atelier en lui faisant doucement violence. Rébecca détourne de lui ses yeux.)

HENRI.

Rébecca !.... Vous voilà !.... Pensez donc, quel bonheur,
Vous voir ici !.... Non ! pas une seconde
Je n'ai douté de vous.... Mais vous tremblez. Pourquoi ?

RÉBECCA.

Je dois partir !.... Je sens un douloureux émoi,
La peur, qui s'empare de moi.

HENRI.

Non ! non ! à peine ai-je eu l'ivresse sans seconde
De contempler vos yeux,
Instant délicieux,
Heure unique, qu'après vous avoir rencontrée
J'ai tant ardemment désirée !.....

RÉBECCA.

Ah! ne me parlez pas ainsi!
Je me serais fait violence
En ne venant pas jusqu'ici.
Que sais-je ? La seule espérance
M'a trop poussée à vous revoir.

HENRI.

Créature divine. Ah! puisses tu savoir
A quel point tout ton être a subjugué le mien.
O Sirène, tu m'as enlacé dans tes liens!.....
Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière.
....Rébecca, prononcer ton nom
C'est pour moi caresser l'espérance si chère
De t'émouvoir..... Je te chéris!

RÉBECCA.

Aie pitié, si vraiment tu m'aimes!
Je ne suis plus maîtresse de moi-même,
Et je serais digne de ton mépris
Si je restais.

HENRI.

Mon mépris ?.... Impossible!
Tu vois de quel respect est formé mon amour.....
Eh quoi, je te verrais d'un visage impassible
Consommer ta perte en ce jour!.....
Ce marché, qui fut ton martyre
Auquel je veux t'arracher, veux-tu dire
Que ton espoir est d'y retourner ?

RÉBECCA.

Non! jamais!
Rien que d'y penser!.....

HENRI.

Ah! Confie-toi désormais
A mon amour. Je te promets
De faire bientôt que ta vie
Ne soit que rêve et poésie.
Sois libre aux yeux du monde et dans ton cœur

RÉBECCA. *(très agitée)*

Que faire ?

HENRI.

Sois libre aux yeux du monde et dans ton cœur. Espère.
Je ferai bientôt que ta vie
Ne soit que rêve et poésie.
.....Oh! mon adorée! un seul mot
Encore..... m'aimes-tu ?

RÉBECCA *(avec hésitation)*.

Mon Dieu!..... Puisqu'il le faut!.....
Oui!.....

HENRI *(avec ivresse)*.

Rébecca!.....

RÉBECCA.

Mon nom dit par toi, c'est étrange,
Sonne si doucement à l'oreille!

HENRI.

Cher ange!
Fais que j'entende aussi mon nom nommé par toi.
Je suis Henri.

RÉBECCA.

Je t'aime .....Henri.... Je suis à toi.

HENRI. RÉBECCA *(ensemble)*.

N'est-ce pas un rêve?
Toi, l'être de mon choix. Ah! puisses-tu savoir
A quel point tout ton être a subjugué le mien.
Tu m'as enlacé dans tes liens!.....
Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière.
Prononcer ton nom,
C'est pour moi caresser l'espérance si chère
De t'émouvoir..... Je te chéris!

(Ils tombent dans les bras l'un de l'autre. Henri revenant à lui.)

HENRI.

Ce jour unique où tu t'es faite
Ma compagne, est un jour de fête
Qu'il nous faut célébrer d'une façon complète.
Laissons pénétrer la joie en nos cœurs!
Couvrons l'héroïne de fleurs!
J'en vais chercher. Et toi, Rébecca, je t'invite
A préparer tout ce qu'il faut.

RÉBECCA.

Oh ! Reviens vite !
Je ne me sens en sûreté
Que près de toi. Je fais ta volonté.
(Elle le conduit vers la porte)

HENRI *(dans l'escalier)*

Créature divine, ah ! puisses-tu savoir
A quel point tout ton être s'est emparé du mien.
O Sirène, tu m'as enlacé dans tes liens.
Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière !

SCÈNE V.

(Rébecca s'avance vers l'avant-scène)

RÉBECCA.

Jamais jusqu'à ce jour je n'ai pensé trouver
Le bonheur inconnu que l'amour seul apporte.
Il transforme l'âme et l'emporte
En un monde idéal qu'on ne saurait rêver.
.....A tout donnons un air de fête.
Qu'il soit, à son retour, surpris
De trouver sa maison, la nôtre, toute prête.
(Elle ouvre les tiroirs et prend une nappe)
La belle nappe !
(Elle en couvre la table et y pose des chandeliers de cuivre).
Et là ces chandeliers..... Eh puis ?
Rien de plus ?
(Elle retire de l'armoire des plats de fruits, les met sur la table et allume les bougies. Elle va à gauche vers le divan et saisit le châle qu'elle a vendu à Henri au marché. A la vue du châle, la mémoire lui revient).
Fuyez de ma pensée
Souvenirs de ma vie passée !
Ce marché !..... Tout cela, c'est loin, bien loin. La vie
N'est plus pour tous les deux que joie et poésie.
(Elle reste un moment silencieuse).
Il me tendit pourtant ce châle et m'en voila.
(Elle se drape du châle).

Scène VI.

Rébecca. Débora Vive.

(Débora entre inaperçue. Rébecca s'approche de la table mais s'arrête à la vue de Débora. Les deux femmes s'observent un instant en silence).

Débora.

Qu'y a t'il ?..... Dis le !..... Te voilà.
Bien effrayée et bien surprise !
Tu ne me connais plus ? Je suis.....

Rébecca.

Débora Vive..... Mais poursuis.
Ta présence ici.....

Débora.

S'explique sans méprise.
La maison m'appartient.... Mais ne crains rien de moi.

Rébecca.

Tu te tairais ?

Débora.

Oui !

Rébecca.

J'aurai foi
Dans ta promesse, amie..... On viendrait à surprendre
L'asile où j'ai trouvé la paix,
On ferait tout pour me reprendre.....
Vivre sans lui n'est plus possible désormais.

Débora *(à part).*

J'ai dit les mêmes mots et d'une ardeur égale
Elle a pourtant raison.....
(à Rébecca) Et Joseph ?

Rébecca

Rien n'égale
Le respect que Joseph m'inspire. Sa bonté,
Ses vertus lui font une espèce de beauté.....
Mais l'amour, Débora, l'amour qui nous pénètre,
Qui nous fait désirer la présence de l'être
Que nous aimons !..... Joseph ne pouvait me fournir
Cet amour-là.

Débora.

Tant pis !..... Tu fais de l'avenir

Un ciel qui ne peut s'obscurcir.
Ne pense pas que je t'enlève
Les illusions de ton rêve.
Je t'aiderai de tout mon pouvoir, c'est certain.

RÉBECCA.

Ah ! merci. Ta bonté me touche
C'est vraiment l'amour du prochain
Qui parle aujourd'hui par ta bouche.

SCÈNE VII.

HENRI. RÉBECCA. DÉBORA.

HENRI *(montant l'escalier).*

Créature divine. Ah puisses-tu savoir
A quel point tout ton être s'est emparé du mien.
O Sirène, tu m'as enlacé dans tes liens.
.....Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière.

(Il ouvre la porte avec force. Il tient des fleurs à la main. Il aperçoit Débora.)

HENRI.

Débora Vive !..... Eh bien, vous en ai-je trop dit ?

DÉBORA *(railleuse).*

Il est vrai, son regard inspire du crédit.
Ses yeux de dévouement disent de douces choses.

HENRI.

Je ferai de sa vie un sentier plein de roses,
Je vous jure !

(Débora sort en riant.)

SCÈNE VIII.

RÉBECCA. HENRI.

(Henri et Rébecca à l'avant-scène.)

HENRI.

Oh ! ce châle ! Heureux gage d'amour !
Qui l'un de l'autre nous fit proches !
.....O toi, reine de ce beau jour,
De ce beau jour de fête, approche
Et que sur ton front pur, ces fleurs
T'enivrent de parfums, te prêtent leurs couleurs.

(Il la pare de fleurs. Ils vont enlacés vers la fenêtre.)

RÉBECCA.

Qu'il est doux d'être libre et de pouvoir encore
Offrir tout son amour à celui qu'on adore !
A peine fus je à toi, moment délicieux,
Un monde tout mystérieux
Et nouveau parut à mes yeux.

HENRI.

Ce monde nouveau, c'est la Poésie.

(Il ouvre la fenêtre ; un rayon de lune pénètre dans l'atelier.)

RÉBECCA.

Pour le don qu'ils nous font d'une pareille vie,
Ami, rendons grâces aux Dieux.

HENRI.

Que sans soucis tu te reposes !
Que tout te soit un lit de roses !

RÉBECCA.

La nature elle-même à notre amour sourit
Et pour notre triomphe apprête des trophées.
.....Nous vivons aujourd'hui dans un conte de fées.

HENRI.

Je te chéris !

RÉBECCA.

Je te chéris !

ENSEMBLE.

Je te chéris !

SCÈNE IX.

RÉBECCA. HENRI. EDOUARD. BOHÉMIENS dans la rue.

BOHÉMIENS.

Hé là ! Henri ! Hé là !
Henri ! Montre toi !

HENRI.

Me voilà

BOHÉMIENS.

Bonsoir ! Bonsoir !

(Musique de scène).

EDOUARD.

Très poétique
De rêvasser seul en musique !
Pour un nouveau tableau cherches tu dans la nuit
Certaine image qui te fuit ?

BOHÉMIENS.

Cherches tu dans la nuit
Certaine image qui te fuit ?

EDOUARD.

Est-ce quelque Muse opportune
Qui te fait de l'œil sous la lune ?

BOHÉMIENS.

Est-ce quelque Muse opportune
Qui te fait de l'œil sous la lune ?

HENRI.

La muse m'a déjà doté
Du modèle tant souhaité.....
La femme à l'unique beauté
Dont l'amour me sera le conseiller qui veille,
L'inspiratrice.

BOHÉMIENS.

Ah ! Ah ! Montre nous ta merveille.

(Henri attire vers la fenêtre Rébecca couverte de fleurs. La pleine lune l'éclaire.)

HENRI.

C'est elle !

BOHÉMIENS *(en extase)*.

Ah !

HENRI.

Nous fêtons nos noces. Venez tous.
Entrez et partagez notre joie avec nous.
Et félicitez les nouveaux époux.

(Les bohémiens entrent dans l'atelier.)

Archives - Archief

BOHÉMIENS.

Salut à toi, princesse de féerie !
Salut à toi, prince charmant !

EDOUARD (*emphatique*).

Que chacun arrange sa vie
Comme il peut, sous le firmament,
Et qu'il se donne librement
A la femme qu'il a choisie
Dans la sphère qui les comprend.

BOHÉMIENS.

Salut à toi, princesse de féerie !
Salut à toi, prince charmant !

HENRI.

Quel bonheur est le mien. Retrouver ceux que j'aime.
Dans ce beau pays de Bohème,
Où tout est poésie et couleur tour à tour,
Où tous les bonheurs, où l'amour,
Où toute la richesse, où toutes les misères
Alternent ainsi que les flots changeants.
.....Vous que je trouve ici, enfants de la Bohème,
Salut !..... Mais écoutez ma prière suprême.....
Recevez dans vos rangs la femme que voilà,
Mon épouse, ma Rébecca.

EDOUARD.

La femme à l'âme assez hardie
Pour se refuser au chemin
Tracé d'abord par le destin,
Osant recommencer sa vie,
Abandonnant tout bravement
Pour s'unir à celui qu'elle aime.....
Cette femme, certainement
Sera le plus bel ornement
Du royaume de la Bohème.
Nous la recevons dans nos rangs.

BOHÉMIENS.

Oui. Ce plus beau des ornements
Du royaume de la Bohème.
Nous le recevons dans nos rangs.

CHŒUR.

Salut à toi, princesse de féerie !
Salut à toi, prince charmant !
Que chacun arrange sa vie
Comme il peut, sous le firmament
Et qu'il se donne librement
A la femme qu'il a choisie
Dans la sphère qui les comprend.

HENRI *(avec le chœur.)*

La reçoivent dans leurs rangs.

RÉBECCA *(avec le chœur.)*

Ils me reçoivent dans leurs rangs.

(Tous entourent Rébecca et Henri.)

Rideau.

ACTE III.

(Café de nuit donnant sur la rue. Au fond un large escalier qui de la rue donne entrée sur le café. A droite un buffet élevé garni de bouteilles. A gauche vers le fond un petit orchestre de tsiganes, pianiste, violoniste, chanteur, danseuse en costume de Carmen (jupe de soie rouge ornée de jais). Chaises et tables avec un place libre pour la danse. Des consommateurs vont et viennent. Demi-mondaines.)

Scene I.

L'Orchestre de tsiganes. Demi-mondaines. Bohémiens. Consommateurs.

(La danseuse termine une danse.)

Le chanteur *(entouré de femmes.)*

C'était au mois de Mai.
L'oiselet ouvrait ses ailes ;
Dans les prés la fleur embaumait ;
La nature chantait ses amours éternelles.....
Souriante, elle allait, la joie en ses prunelles,
De beauté, de jeunesse enivrée, elle allait.

Refrain.

(Le refrain est repris par les femmes.)

Chantons l'amour et sa puissance !
Avec lui la vie à peine commence.
Chantons l'amour !

Le chanteur.

Il la vit ébloui.
Leurs yeux se rencontrèrent,
Des yeux où le désir a lui.
Deux mains vers l'inconnu doucement l'entraînèrent
Tendrement enlacés, ensemble ils s'en allèrent
Lui à elle, elle à lui.

Refrain.

Chantons l'amour et sa puissance !
Avec lui la vie à peine commence.
Chantons l'amour !

LE CHANTEUR.

Quand Mai fut de retour
O désespoir, o détresse !
Et qui ne croirait à l'amour,
A ces premiers serments, doux comme une caresse ?
Elle était reniée. Une autre enchanteresse
A dans ce cœur changeant pris sa place, à son tour.

Refrain.

Chantons l'amour et sa puissance !
Avec lui la vie à peine commence.
Chantons l'amour !

(Carmen danse avec un des visiteurs. D'autres groupes de danseurs se joignent à eux .)

SCENE II.

HENRI. RÉBECCA. BOHÉMIENS. LA FOULE.

(Henri, Rébecca et les Bohémiens entrent en scène .)

1er BOHÉMIEN.

Voici nos compagnons de plaisir

CHŒUR.

Les voici !
Vous vous faites longtemps attendre,
La fête bat son plein.

HENRI *(avec emphase).*

C'est bien ici,
Parmi vous, mes amis, que j'aime le mieux prendre
Un repos bien gagné par mes derniers travaux.
L'esprit plus que le bras a le droit de prétendre
A la distraction, ce pain de nos cerveaux.
.....C'est bien ici l'endroit par excellence
Avec la musique et la danse.
Avec son murmure de voix !
Tout cela vous berce et vous charme à la fois.
.....Ah ! qu'il est doux, amis, de ne rien faire !

CHŒUR.

Ah qu'il est doux, amis de ne rien faire !

(De nouveaux venus s'assoient. Rébecca et Henri sont à l'avant-scène. L'orchestre de tsiganes recommence à jouer. La danse reprend. On sert des consommations.)

HENRI *(à Rébecca).*

Pourquoi cette mine sévère ?
Bois donc avec nous !

RÉBECCA *(essaie de boire).*

Je ne peux.

HENRI.

Laisse-toi prendre toute entière
Au torrent des plaisirs et puise au fond du verre
Ce vertige voluptueux
Qui forme autour de nous comme une autre atmosphère
Cette douce ivresse éphémère
Qui pour un moment fait de nous des Dieux.

RÉBECCA *(repoussant le verre plein).*

Je ne peux !

HENRI.

Eh bien ! Donne !

(Il vide le verre d'un trait et le remplit de nouveau).

UNE DEMI-MONDAINE.

(tendant les bras).

Henri !

HENRI *(accourant).*

Voilà !..... Terpsichore en personne !
Danser auprès de vous, sylphide, c'est voler.

(Ils dansent jusqu'au fond de la scène).

(Rébecca s'est levée et suit anxieuse la danse d'Henri. Elle se rassied prise d'un étourdissement. Après la danse Henri s'entretient avec les femmes).

EDOUARD *(s'approchant de Rébecca).*

Ne vous laissez donc pas aller
Au désespoir. Ce n'est qu'une crise. Ça passe !

RÉBECCA.

Ne me consolez pas, Edouard. Quoi que je fasse,
Il ne peut plus trouver en mon peu de beauté
Le charme de la nouveauté,
Que son cœur si changeant réclame.
Hélas, je sais bien ce qu'il veut :
De nouveaux baisers, de nouveaux aveux.

MATHILDE *(à part).*

Encore auprès de cette femme !
Qu'a-t-elle donc pour l'enjôler ?
(Elle prend Edouard par le bras.)
Edouard quelle est cette nouvelle flamme ?
Que prétends tu ?

EDOUARD.

La consoler.

MATHILDE.

Cela regarde Henri. Çà n'est pas ton affaire.
(Edouard s'éloigne avec Mathilde.)

1er BOHÉMIEN.

A toi, Bacchus, je bois ce vin

2e BOHÉMIEN.

Amour ! à toi ce breuvage divin.

CHŒUR.

C'est bien l'endroit par excellence
Avec la musique et la danse
Avec son murmure de voix.
Tout cela vous berce et vous charme à la fois.
Ah qu'il est doux de ne rien faire !

1er BOHÉMIEN.

(Il présente un verre à Rébecca. Un groupe de Bohémiens les entoure.)
Rébecca, je vide ce verre
A ton éternelle beauté.

BOHÉMIENS

A ton éternelle beauté
Rébecca, nous vidons ce verre.

RÉBECCA.

(Elle prend le verre et avec un sourire forcé.)
Amis, je répondrai par une autre santé.
A votre aimable politesse.
Je bois ce verre à votre éternelle jeunesse !
(Les bohémiens s'éloignent et la regardent en hochant la tête.)

2e Bohémien.

Quelque souci d'amour la ronge. La tristesse
Se lit sur ses traits. Tout la blesse.

(Les garçons circulent apportant des consommations. Henri à l'arrière plan marivaude avec les femmes. Pendant le chœur suivant on jette des serpentins. On entend le bruit des bouteilles qu'on débouche.)

Chœur, Rébecca.

(Les paroles du chœur alternent avec celles de Rébecca.)

Rébecca.

La vie est un affreux mystère.....
Joseph ne me pouvait fournir
L'amour que toute femme espère.....
Ah ! que n'ai-je pu retenir
Ce cœur par qui je fus séduite,
Au malheur aujourd'hui réduite !....
Ce fut un rêve si charmant !
Et que reste-t-il de ce songe ?
C'est un affreux déchirement
De toute mon âme, un mensonge....
Ah ! Comment éteindre l'ardeur,
Le feu d'amour qui me dévore ?....
Ces premiers battements du cœur
Que ne les ignoré je encore ?....
Ce cœur qui pour lui seul battait !....
Pourquoi ne suis-je pas restée
Fidèle à Joseph qui m'aimait ?....
Mais nul ne fuit sa destinée.
Pour mon amour je veux mourir....
Il aura mon dernier soupir ;
Vers lui ma dernière pensée
S'envolera, dernier gage d'amour.

Chœur *(avec Rébecca).*

Nous nous jetons dans les plaisirs....
Nous puisons au fond de nos verres....
Les voluptueux désirs....
Libres, nous fêtons les mystères
Des Dieux qui nous sont tutélaires....

A toi Bacchus buvons ce vin !....
A toi ce breuvage divin !
Ah ! qu'il est doux de ne rien faire !
Ah ! qu'il est bon de se distraire !....
Les plaisirs reposent l'esprit
Et rendent la vie supportable....
L'existence serait sans prix
Si pour la rendre plus aimable
Nous n'avions l'amour et la table....
Vivent les plaisirs de la table ....
Vivent les plaisirs et l'amour !

(L'orchestre de tsiganes recommence à jouer. Une jeune fille passe avec un panier chargé de petits bouquets. Edouard en achète un et va vers Rébecca.)

EDOUARD.

Ne vous laissez donc pas abattre.
L'artiste est tout pensée et sentiment.
Il est l'esclave du moment.
Quand la passion sur lui vient s'ébattre
Et l'entraîne dans son torrent,
Quand la soif du nouveau à ce point l'exaspère,
Donnez lui tout le temps de revenir à lui.
Demain vous le verrez, si ce n'est aujourd'hui
Revenir à vos pieds repentant et sincère.

RÉBECCA.

Vous parlez comme un livre et connaissez à fond
Ce que c'est qu'un artiste. Il faudrait, je suppose.
Que je l'aie étudié comme vous. Mais la chose
Unique, qui convienne à mon amour profond
C'est d'avoir l'homme à moi. Que m'importe l'artiste.

EDOUARD.

Que votre amour est égoïste !.....
Faites comme lui. Montrez vous
Indifférente et rendez le jaloux,
Vous le verrez bientôt tomber à vos genoux.....
Acceptez cette fleur, ce bienfaisant symbole.

RÉBECCA.

Vous cherchez en vain la raison qui console,
Ce poétique amour que j'avais tant choyé,
Pour qui j'ai tout sacrifié,
Le voir ainsi flétrir et traîner dans la boue,
Cela fait trop de mal.....
Ce sera, je le sens, ma perte.....
Et que je joue
L'horrible comédie, au milieu de ce bal !
Et par de vils moyens m'efforce à le reprendre !
Cela, jamais ! jamais ! .... Je ne saurais mentir.....
Vous voyez, cher Edouard je ne puis consentir
A suivre vos conseils, ni votre fleur, la prendre.

MATHILDE.

(saisissant Edouard par le bras.)

Ah çá ! finiras-tu bientôt
De flirter. M'as-tu pas tantôt
Promis de me rester fidèle ?

EDOUARD.

Calme toi, charmante donzelle.
La colère ne te vaut rien.
Ta beauté se trouve trop bien
De garder son calme olympien.

MATHILDE.

Raille si tu veux. Je me pique
D'avoir dérangé la tactique
De tes beaux projets. O blagueur !
Réponds si tu peux !

EDOUARD.

Et ta sœur !

(La fête est de plus en plus animée. Une danse effrénée commence accompagnée en mesure par les battements de mains des assistants.)

CHŒUR.

(Le chœur est formé de fragments du chœur précédent.)

1er Bohémien.

(Légèrement ivre. Il s'arrête devant Rébecca.)

Contemplez l'admirable pose !
Pour le peintre, c'est un régal.
(à Rébecca).
Souffrez que sans penser à mal
Pour vous rendre hommage, je pose
Ce baiser sur.....

(Il veut l'embrasser, elle le repousse.)

Buvons tous deux !
Le bon vin chasse la tristesse,
Et dans une innocente ivresse
Il rend tout le monde amoureux
Un baiser !.....

(Rébecca le repousse encore. Henri a assisté à cette dernière scène. Il est aussi légèrement pris de vin et paraît s'en amuser.)

Rébecca.

(Elle se jette vers Henri.)

Est ce là Henri, ce que tu veux ?
Me rendre le jouet de toutes ces canailles ?

(exclamations des assistants.)

Henri.

Un jeu bien innocent, facile à supporter

Rébecca *(à part.)*

Oh ! mon amour défunt !

(à Henri)

Se peut-il que tu railles ?

(Elle repousse quelques chaises et se précipite au milieu de la salle. Tous les yeux sont fixés sur elle.)

C'en est trop, je ne puis rester
Plus longtemps dans ces lieux infâmes,
Ni sous le même toit que ces sortes de femmes.

(exclamations répétées. Des femmes veulent se jeter sur elle. Quelques hommes les en empêchent.)

Je pars. Assez longtemps pour lui, pour son plaisir,
Je suis restée ici des nuits entières.....
Henri, me faut il donc à ce degré souffrir

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

Par toi, toi que j'adore et qui me fais mourir ?.....
Je pars ! me laisses tu seule et sans toi partir ?.....

(Explosion de rire des femmes.)

HENRI.

Que le diable t'emporte. En voilà des manières !
Quand on se reverra, Rébecca, ta beauté
Pourra me rendre, avec ses grâces coutumières,
Le charme de la nouveauté.

(Rébecca pousse un cri. Elle cache son visage dans ses mains et gravit lentement l'escalier. Edouard veut la suivre, il est retenu par Mathilde. Les femmes jettent des fleurs et des serpertins à Rébecca. Elle chancelle, gravit péniblement l'escalier et disparaît. Le vacarme augmente encore.)

CHŒUR.

C'est bien l'endroit par excellence etc.

Rideau.

ACTE IV.

(Une pièce dans la maison des Dukat. Au fond une porte ; à droite au fond une porte vitrée, à travers laquelle un peut apercevoir un atelier de modes. Des ouvrières préparent des marchandises, confectionnent des chapeaux etc.... Au milieu de la pièce une table et des chaises. Un poêle.)

Scene I.

Maurice. Sara. L'ouvrière.

Maurice *(à l'ouvrière).*

(Il ouvre la porte vitrée et pénètre dans l'atelier.)

Pas encor prête, la commande ?
L'ouvrage, je vous le demande
N'eût il pas dû depuis longtemps
Etre transporté chez Joseph ?

L'ouvrière.

Jamais content.

2e Ouvrière.

Pour qui sont ces chapeaux ?

Maurice.

Faut il qu'on vous le dise
Cent fois ? Ne le savez-vous pas ?

2e Ouvrière.

Non, monsieur.

Maurice.

Eh bien donc, portez-les de ce pas
Chez David, au marché. Qu'il avise,
Et tâche de placer ceux-ci d'abord..... Compris ?

2e Ouvrière.

Compris.

Maurice.

Et qu'il en demande un bon prix.
Ce sont de beaux chapeaux

(Il tient un chapeau à la main .)

2e Ouvrière.

Mais aux couleurs tranquilles.

MAURICE.

Vraiment ? Ce n'est pas la couleur.
C'est le chapeau qu'achète l'acheteur.
Le commerce serait peut-être plus facile
Si l'ouvrier restait lui-même moins tranquille.

2e OUVRIÈRE.

Plus facile pour le marchand.
Ça nous fait une belle avance !

(Maurice revient dans la pièce après avoir fermé la porte vitrée.)

MAURICE *(à Sara)*.

Je trouve que le peuple est bien récalcitrant.
Nous n'étions pas gâtés comme eux. Dès notre enfance
Il fallait travailler, travailler dur. Mais eux
Veulent gagner beaucoup d'argent à ne rien faire.

SARA.

Oui, tout le secret de l'affaire
Est que ce sont des paresseux.
On les excite, on veut leur faire croire
Que nous les exploitons, qu'ils sont plus malheureux
Que des esclaves. Mais je crois qu'ils feraient mieux
De prier et de croire en Dieu.

MAURICE.

Qu'ils comptent sur nous eux et leur paresse !
.....Les affaires vont bien, vraiment, je rajeunis.

SARA.

Hélas ! moi, je vieillis.
Le souvenir de ma pauvre fille ne cesse
De me suivre partout et le chagrin m'oppresse.

MAURICE.

Tais toi, Sara, tu me gâtes ma bonne humeur.

SARA.

Je ne puis plus me taire. J'ai si peur
Je crains depuis longtemps pour elle.
Je sens comme un pressentiment.....
De quelque affreux événement
J'attends la fatale nouvelle.
Oh ! Rébecca, mon cœur de mère t'est fidèle !

MAURICE.

Que je n'entende plus ce nom.
Celle qui le portait est pour nous comme morte.
Elle est indigne de pardon.
Celle qui se fit de la sorte
Enlever à l'amour des siens
Par l'un de ces fils de Chrétiens.

SARA.

Eh bien, je me tairai.

MAURICE.

Sara..... je sors et pense
Pouvoir vendre ce reste avec quelque profit.
Quant à toi, soigne en mon absence,
Qu'on ne lambine pas à l'ouvrage. Il suffit
D'ouvrir l'œil..... A tantôt.

SARA.

Adieu et bonne chance !

SCÈNE II.

SARA.

Il me faut, pour avoir la paix
Prendre sur moi d'étouffer désormais
Les plus doux sentiments, l'amour de la famille.
Me faut il oublier ma fille ?
Maurice, est il donc mort en toi ce sentiment
Qu'au plus profond du cœur le père a pour l'enfant ?
.....O Dieu ! exauce les prières
De la plus à plaindre des mères !
Tu sais de quel brûlant espoir
Je soupirais à la revoir.
Etends une main secourable
Sur ma pauvre fille coupable.
Je t'en supplie. En toi j'ai foi
Rends moi mon enfant, rends-la-moi.

(Débora est entrée sans être remarquée. Elle a entendu les derniers mots de Sara.)

Scène III.

Sara. Débora.

Débora.

Sara Dukat.

Sara *(surprise).*

Quoi ?..... qui m'appelle ?
C'est vous ?..... Chez nous ?..... Avez-vous des nouvelles
De Rébecca ?..... Comment osez vous pénétrer,....

Débora *(l'interrompant).*

Oui je viens de la part de Rébecca. Oui j'ose,
Me croyant tout autant que d'autres, dont je cause
La réprobation,..... chez Dukat, j'ose entrer,
La tête haute et le cœur tout semblable
Car de ce père impitoyable,
Je ne redoute rien, en faisant mon devoir.

Sara.

O Débora ! Fais moi vite savoir
Dis sans crainte, que sais tu d'elle ?

Débora.

La vie est pour beaucoup affreusement cruelle.
Votre fille a beaucoup souffert.
Le chaste amour par elle offert
N'était que douceur et tendresse,
Sacrifice de soi, perpétuel dévouement.
Lui, n'ayant cherché qu'un moment
De plaisir, de folles caresses,
Cet amour ne devait, pour son tempérament
D'artiste, épris de changement,
Etre qu'un pur caprice et qu'un amusement
Qui ne dura pas une année.

Sara.

O Rébecca, toi, la dernière née
De ma chair, est ce là l'horrible destinée
Qu'il te réservait ?..... Mais poursuis !.....

DÉBORA.

Quoi qu'il l'abreuvât de mépris,
Peut-être croyant le reprendre
Elle crut bien faire de prendre
Des leçons d'art..... O vaine illusion !
Pauvre femme égarée en ce monde égoïste
Tout aux instincts des sens, aux basses passions,
Elle, devenir une artiste,
Quel mécompte !

SARA.

C'est vrai, son cœur est noble et bon.

DÉBORA.

Mourante et de douleur brisée,
Elle trouva dans ma maison
L'asile nécessaire à son âme épuisée.

SARA.

Tant de bonté calme mon désespoir,
Adoucit ma douleur de mère.

DÉBORA.

Je n'ai fait là que mon devoir.....
Ecoutez, elle touche à son heure dernière,
Ses malheurs vont à leur fin.

SARA.

Que dis tu, Débora ?

DÉBORA.

Son visage si fin
Respire le repos et le calme céleste.
Sa pensée et son cœur près de vous, il lui reste
Cet unique souhait et ce dernier espoir :
Une dernière fois encore vous revoir.

SARA *(au comble de l'émotion).*

Rébecca ! Rébecca !

DÉBORA.

Rébecca vous supplie !
Sur sa pauvre joue amaigrie
Venez lui donner le baiser d'adieu.

SARA.

Rébecca ! J'accours. O mon Dieu !
Le remords déjà me harcèle.
Allons Débora, ma fille m'appelle.

(Elle saisit Débora par le bras et les deux femmes s'empressent vers la porte. Celle-ci s'ouvre tout à coup et Maurice paraît, leur barrant le chemin.)

SCÈNE IV.

SARA. DÉBORA. MAURICE.

(Les deux femmes reculent effrayées.)

MAURICE.

Eh quoi ! Que veut dire ceci ?
Où vas tu ?..... Cette femme ici ?

SARA.

Ah ! laisse moi parler, Maurice, je t'en prie.
Ma fille m'appelle et supplie.
Hélas ! Il n'y a pas à perdre un seul moment.

(Elle veut partir).

MAURICE *(la repoussant).*

Arrière ! Qui commande ici ?

(à Débora)

Mais vous ? Comment
Osez-vous pénétrer ainsi dans ma demeure ?

SARA.

Elle m'a dit : Faut-il que votre fille meure
Sans vous revoir ?

MAURICE.

(un moment troublé, se remet aussitôt).

Arrière et tais toi. Jusqu'ici
Tu suivis le devoir que la loi juive impose.
Aujourd'hui c'est un an que mon père repose
Dans la paix du Seigneur ; faut-il que ce jour-ci
Soit justement celui que vous avez choisi
Pour troubler le repos sacré de la famille !
Pensez-y !

SARA.

Je pense à ma fille.

(Les ouvrières écoutant à la porte vitrée.)

MAURICE *(aux ouvrières).*

Vous ! sortez ! A l'ouvrage !

(à Débora)

Et vous qui profitez

(montrant Sara)

De son trop de faiblesse, et par votre présence
Profanez la maison du juif, en son absence,
Je vous l'ordonne, partez !

DÉBORA.

Que vous ayez le droit de m'interdire
Votre maison, oui, j'en conviens,
Et je pars, mais avant, je tiens,
Je tiens à vous le dire, et c'est mon droit, je gage,
Tout sentiment d'humanité
A disparu chez vous, et votre cruauté,
Vous la poussez jusqu'à la rage.
..... Vous reviendrez peut-être à vous lorsque la mort
Aura fait son œuvre cruelle.
Mais alors il sera trop tard, et le remords
Sera le châtiment que vous recevrez d'elle

MAURICE.

Est ce tout ?..... Faudra-t-il dans ma propre maison,
Que cette femme indigne et de chacun maudite
Me fasse aujourd'hui la leçon ?
M'apprenne mon devoir de bon israélite ?
Femme sans Dieu, je te chasse ! Va t'en !
(il se précipite sur elle pour la jeter dehors).

SCÈNE V.

MAURICE. SARA. DÉBORA. LE RABBIN.

(La porte s'ouvre, le rabbin paraît et se trouve bientôt entre Maurice et Débora. Maurice recule).

LE RABBIN *(étendant les mains).*

Sjoloum Aleichem !

(à Maurice).

Qu'y a-t-il ? C'est pourtant
Un mauvais jour pour qu'à la colère l'on cède,
Et qu'on ose porter la main sur son prochain !

SARA.

Viens à mon aide, o bon rabbin !

MAURICE *(montrant Débora).*

La femme que voici (le mal est sans remède)
Honnie et le mépris de tous,
Apporte le trouble chez nous
Et cause tout le mal.

LE RABBIN.

Maurice,
A ton insu chez toi l'erreur se glisse ;
Vers un mauvais chemin tu diriges tes pas.
Nos pères nous l'ont dit, ne t'en souviens-tu pas ?
Il ne faut repousser personne.
Quoi qu'elle ait fait, et que Dieu lui pardonne,
Elle est des nôtres.

MAURICE.

Pas chez moi.

LE RABBIN.

Au nom de Dieu, Maurice, calme toi.
J'apporte ici la paix..... Mais il me faut connaître
Les détails de l'événement.
(se tournant vers Débora).
Femme, quelle raison vous pousse à faire naître
La discorde chez eux. Femme, parle, comment ?

DÉBORA.

Rabbin, vos paroles me donnent
La force de parler..... Rébecca..... leur enfant.....
J'en viens..... Elle est chez moi. Ses forces l'abandonnent
Sa fin approche. Elle le sent.
Mais avant de fermer ses yeux à la lumière

SARA.

Rébecca !

DÉBORA.

Voudrait tant recevoir de sa mère
Pour la dernière fois le suprême baiser.
Je savais de quelle épouvante,
Venant ici, serait cause votre servante ;
Mais je ne pouvais pas pourtant me refuser
Aux derniers vœux d'une mourante.

LE RABBIN.

C'est bien, ce que vous avez fait
Et dénote chez vous une âme noble et belle.
Maurice, en apprenant cette affreuse nouvelle,
Votre orgueil n'est-il pas encore satisfait ?
.....Ne voyez-vous pas en pensée
La pauvre enfant malade et délaissée,
Notre sœur..... sur son lit d'agonie, écoutant,
Epiant chaque pas des passants dans la rue,
Pensant que c'est le vôtre, et que votre venue
Lui vaudra le pardon suprême qu'elle attend.
Rendez le calme à votre enfant.....
..... L'enfant, que vous avez chassée
De votre cœur, fut par vous caressée.
Vous veniez du travail, elle accourait vers vous,
Grimpait le soir sur vos genoux,
Attendait dans vos bras le sommeil, confiante,
Tendrement votre main caressait ses cheveux,
La fatigue fermait ses yeux,
Elle s'endormait souriante.

MAURICE.

Cessez, Rabbin ! Pourquoi rappeler le passé ?
Pourquoi rouvrir chez le blessé
La blessure cicatrisée ?

LE RABBIN.

Et vous ? Pourquoi faut-il repousser la pensée
Qui vient du cœur, la voix qui parle de pitié ?

MAURICE.

L'enfant qui n'a pas craint de fouler à ses pieds
L'amour de ses parents, l'honneur de la famille,
Cet enfant là n'est plus ma fille ;
Je ne la connais plus.

SARA.

Et pourtant, elle sent
Qu'elle est malgré tout notre propre sang.

MAURICE.

Tais-toi !

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

LE RABBIN.

Maurice ! Assez ! Voilà de la démence.
Dieu verse dans nos cœurs irrités la clémence,
La colère bientôt fait place à l'indulgence.
Fais comme Dieu, mon fils, accorde ton pardon.
Sois humain, redeviens le père..... enfin, sois bon.
Pardonne à Rébecca.

SARA *(suppliante)*.

Et rends-la-moi, Maurice.

MAURICE.

Jamais ! Jamais !

DÉBORA.

La faute en est au cruel sort.
Elle n'est pas coupable.

MAURICE.

Oh ! l'horrible supplice !
Te tairas tu ?

SARA *(s'agenouillant devant Maurice.)*

Maurice, elle est près de la mort !

MAURICE.

Arrière ! Pour toujours notre fille est maudite.

SCÈNE VI.

MAURICE. SARA. DÉBORA. LE RABBIN, JOSEPH.

(Joseph entre en scène et regarde étonné autour de lui.)

JOSEPH.

Qu' est-ce donc ?....qu'y-a t-il ?

SARA *(le serrant dans ses bras.)*

Joseph !

JOSEPH.

Débora !..... Dites !

DÉBORA.

Rébecca se meurt.

JOSEPH.

Est-ce vrai ?
Où est-elle ?

DÉBORA.

Chez moi.... Tout l'amour qu'elle avait,
Pour l'ingrat elle fut si douce, si fidèle,
Cet amour fut par lui repoussé sans pitié
Tant que pour en finir il se sépara d'elle.

JOSEPH. *(à part).*

Rébecca, dans mon amitié,
Dans mon amour pour toi, si tu me fus cruelle,
Si j'ai souffert alors, ma douleur aujourd'hui
Surpasse de beaucoup ma souffrance passée.
Je te croyais heureuse, heureuse par celui
Qui devait le mieux lire au fond de ta pensée
Ton idéal pour l'art.... Incomprise par lui !
Tes tortures, je les comprends et les déplore.
O Rébecca, je t'aime encore.

(Le rabbin. Débora. Maurice. Sara ensemble.)

LE RABBIN.

L'orgueil est un péché. Dieu le défend.

DÉBORA.

Son cœur est près de vous, l'innocente victime.

MAURICE.

Jamais je n'oublierai son crime.

SARA.

Maurice, rends moi mon enfant.

JOSEPH. *(à Maurice).*

Tout est il mort en vous, tout jusqu'à la clémence,
Tout, jusqu'à la pitié, devant tant de souffrance,
Rien ne peut-il plus vous toucher ?

MAURICE.

Rien ! Joseph. Rien !
(aux autres)
Et vous, sachez,
Sachez qu'elle n'est plus ma fille !

JOSEPH.

Et sa mère ?

MAURICE.

Viens tu dans le dessein caché
De rompre les liens sacrés de la famille ?
Devant la volonté du chef, tout doit plier.
Ma femme obéira.

JOSEPH.

Puisque, vous supplier
Ne sert de rien, j'y vais. Avant qu'elle ne meure,
La présence de l'un des siens
Adoucira sa dernière heure.

SARA. *(embrassant Joseph).*

Va !..... Cours..... Joseph.
(Elle a décroché un portrait du mur et le présente à Joseph.)
Tiens, prends mon portrait, tiens !
Devant l'image de sa mère,
La mort lui sera moins amère.

MAURICE. *(furieux).*

Rends ce portrait.

LE RABBIN.

Que faites-vous, mon frère ?

MAURICE.

Rends ce portrait !

JOSEPH.

Jamais.
(Maurice saisit Joseph ; une courte lutte a lieu Joseph repousse Maurice.)
Que vous fassiez la loi
Chez vous, c'est votre droit. Mais moi,
Je ne suis pas forcé d'obéir à vos ordres.

MAURICE.

Quoi ? Chez moi, tu serais un ferment de désordres.
Tu venais jadis en ami,
Sors d'ici comme un ennemi !

JOSEPH.

Rien ne me retient plus chez vous. Votre rudesse
Glace le meilleur sentiment.
Allons, Débora ! le temps presse
(à Sara)
Adieu..... Rébecca nous attend
(il sort avec Débora.)

SCÈNE VII.

SARA. LE RABBIN. MAURICE.

(Sara à droite tombe à genoux appuyée sur une chaise et cachant son visage dans ses mains. Maurice s'est assis.)

LE RABBIN.

Que parmi vous la paix revienne !
La paix, si longtemps vous manqua !
(Il va vers Sara et lui mettant les mains sur le front.)
Et que Dieu qui voit tout soutienne
Votre enfant, votre Rébecca !

Rideau.

ACTE V.

Scène I.

Rébecca.

(Une mansarde assez misérablement meublée. Au fond un rideau est tiré, dissimulant une alcôve avec un lit. Rébecca pauvrement habillée et très pâle est étendue sur une chaise longue à gauche).

Scène II.

Rébecca. Débora. Joseph.

(Débora et Joseph entrent sans bruit dans la chambre.)

Débora *(près de la porte à Joseph.)*

Demeure ici Joseph, jusqu'à ce que j'appelle.

(Débora s'approche de Rébecca.)

Me voici, ma chérie.

Rébecca *(d'une voix faible.)*

Ah ! c'est toi !

(Joseph manifeste des signes de vive émotion.)

Débora.

Tu dormais ?

(Elle lui essuie le front.)

Rébecca.

C'était mieux que dormir, Débora, je rêvais.
Un doux rêve ! Crois en ma mémoire fidèle.....
J'étais dans un jardin tout en fleurs, embaumant,
Où mes pieds doucement s'enfonçaient dans la mousse,
Où les oiseaux chantaient une chanson très douce,
Sautaient de branche en branche et folâtraient gaiment.
Le papillon portait de corolle en corolle
Son salut amical, tel une fleur qui vole,
A travers les buissons de lumière baignés.
Un vent très doux faisait murmurer la feuillée,
Et sur la plaine ensoleillée,
Le bourdonnement sourd des insectes ailés,
Des abeilles, par le pollen toutes jaunies ;
Tout cela se fondait en pures harmonies.

DÉBORA.

Ne te fatigue pas.

RÉBECCA.

Cela me fait du bien
Au contraire.....
Bientôt je me sentis ravie,
Enlevée à travers l'espace, et pour soutien
Des ailes me portaient. Par la route suivie
Je planais sur des rues, des clochers et des toits.
Je regarde étonnée, et bientôt j'aperçois,
Dans un jardin riant, une femme occupée,
Tenant des fleurs entre ses doigts.....
Cette femme, c'était ma mère bien aimée.
Je suis près d'elle en un moment.
Elle ne cache pas le trouble qui l'oppresse.
Elle me serre dans ses bras éperdument,
Elle me couvre de baisers et de caresses.....
Hélas ! je sens encor la douceur des baisers !
Hélas ! je vois ses yeux tout humides de larmes !.....
Mais de nouveau je vole au dessus des clochers
Et des toits de la ville..... Au milieu du vacarme
Et des gens du marché je me trouve bientôt.
Joseph m'accueille avec un bon sourire.
Tandis que lui me saisit et m'attire,
Je me sens emportée derechef..... aussitôt,
Mes yeux s'ouvrent, je me réveille
Et retrouve, dans cet asile de repos,
Ma bonne Débora qui veille.
..... Je sens, en mon rêve ayant foi,
Que ma mère et Joseph veillent aussi sur moi.
Jusqu'au moment où ma pauvre âme
Vers les sphères s'envolera,
Et mieux qu'ici bas trouvera
Le bonheur et la paix qu'en vain elle réclame.

DÉBORA.

Oui, ta mère et Joseph veillent sur toi tous deux.
Elle, veille de loin ; Joseph..... de près.....

RÉBECCA.

Dis vite !

Joseph !.....Il est ici !..... Je veux
Voir cet ami si cher..... qu'il lise dans mes yeux
La fidèle amitié qu'à son tour il mérite.

(Débora fait signe à Joseph d'approcher. Rébecca et Joseph se contemplent un instant. Rébecca met la main sur le front de Joseph. Débora se retire en arrière.)

RÉBECCA.

Joseph, tu viens encor m'offrir
Les dons de ton âme si haute.
Je n'ai rien pu pour toi, que te faire souffrir,
Crois moi pourtant, ce n'était pas ma faute.

JOSEPH.

N'en parlons plus..... J'ai voulu te revoir
Et t'apporter en cette heure dernière
Les adieux de ta bonne mère.

RÉBECCA.

Tu l'as vue ?

JOSEPH.

Elle prie !..... Elle te fait savoir
Qu'elle est sans cesse à ton chevet par la pensée.

RÉBECCA.

Que dit elle de plus ?

JOSEPH *(tirant le portrait de sa poche).*

J'ai reçu de sa main
Ce portrait pour te le remettre.

(Il lui donne le portrait. Rébecca le contemple avec amour.)

RÉBECCA.

Ah ! je le savais bien. Dieu ne pouvait permettre
Que l'on nous séparât ainsi jusqu'à la fin.....
Joseph encore une prière !
Quand l'amertume chez mon père
Enfin aura fait place à quelque sentiment
De douceur, alors seulement,
Dis-lui que j'ai gardé jusqu'au dernier moment
Pour lui le même amour sincère.

JOSEPH.

Comme un devoir sacré je remplirai tes vœux.

(Rébecca se montre oppressée. Elle appelle Débora. Celle ci et Joseph la soutiennent. L'oppression peu à peu diminue: Ils l'étendent de nouveau sur les coussins.)

RÉBECCA.

Ah ! Je me sens de nouveau mieux !

JOSEPH.

C'est de l'oppression. Un remède efficace
Que je connais..... je vais le chercher.

RÉBECCA.

Hâte toi !

JOSEPH.

Je reviens à l'instant. Débora me remplace.

(Joseph sort. Il est à peine sorti que la crise la reprend.)

RÉBECCA *(appelant).*

Joseph ! Joseph !

(Débora se précipite vers la porte.)

DÉBORA. *(appelant).*

Joseph !

(Joseph revient. Tous deux vont à Rébecca et la soutiennent. Rébecca paraît se remettre.)

RÉBECCA.

C'est fini !..... Portez-moi
Jusqu'à mon lit.

(Ils la portent vers le lit dans la pièce du fond. Le rideau reste ouvert).

RÉBECCA *(à Débora).*

Merci !..... Que je t'embrasse !.....
Un baiser !..... Débora !..... Donne !.. un autre..merci !

(à Joseph)

Ne pleure pas, Joseph ! c'est mieux ainsi.
Embrasse-moi Joseph..... encore..... merci !

(Elle pousse un long soupir et meurt. Joseph qui la soutenait, l'étend de nouveau. Un silence..... il se retourne vers Débora, il est profondément ému. Il va vers elle et lui prend la main.)

JOSEPH.

C'est fini, Débora !.....
Vous l'avez entourée
De tendres soins. Vous avez fait son sort
Moins cruel, c'est par vous que je l'ai retrouvée.
Par votre courageux effort
J'ai pu de ma présence
La soutenir à l'instant de sa mort.
Merci pour tout. Comptez sur ma reconnaissance.

(Il retourne près de Rébecca et se place près du lit. Débora fait quelques pas vers eux, reste un instant les yeux fixés sur la morte. Elle ferme sans bruit les rideaux.)

DÉBORA.

Ma tâche est accomplie en ce lieu de douleur.
Puissions nous nous revoir en un monde meilleur.
(Elle sort.)

MUSIQUE DE SCÈNE.

SCÈNE IV.

RÉBECCA. JOSEPH. HENRI. EDOUARD. BOHÉMIENS.

(On entend un bruit de pas et de voix joyeuses.)

HENRI *(dans l'escalier).*

Créature divine. Ah ! puisses-tu savoir
A quel point tout ton être s'est emparé du mien.
O Sirène, tu m'as enlacé dans tes liens.
Tout s'éclaire pour moi d'une vive lumière.
Rébecca ! Prononcer ton nom,
C'est pour moi caresser l'espérance si chère
De t'émouvoir. Ah ! viens !..... Ah ! viens !
Je ne puis plus longtemps t'attendre.

(Joseph sort précipitamment de l'alcôve et paraît écouter avec horreur les voix qui s'approchent. La porte s'ouvre violemment et Henri paraît. On voit à sa démarche qu'il est quelque peu pris de vin.)

HENRI.

Nous allons trouver Rébecca, peut-être.
.....Quelqu'un ?..... Qui donc ça peut-il être ?
Ah ! Joseph ! le marchand..... Mais, c'est ébouriffant !

BOHÉMIENS.

Ah Joseph ! le marchand..... mais, c'est ébouriffant !

HENRI *(griment).*

Que viens tu faire ici, farceur? Ah ! mais j'y pense,
T'informer si la belle enfant
A conservé pour toi dans son cœur..... en vacance,
Quelque faiblesse..... Et puis, te voilà triomphant
De ce qu'Henri paraît ne plus s'occuper d'elle.
..... L'artiste a bien souvent de ces caprices là.
..... Mais mon cœur de nouveau soupire et se rappelle
Des charmes qu'il goûta dans ses bras..... et voilà
Ce qui m'attire ici.

JOSEPH *(sévèrement).*

Que vous faut il encore ?
De cette chaste enfant vous avez profité.
Au nom de la passion folle qui vous dévore
Et vous tiens lieu d'amour, vous avez exploité
Son ignorance même,..... et toutes ses vertus,
Vous en avez fait fi..... que voulez-vous de plus ?

HENRI.

Ne sortons pas de la question..... J'ai sa parole
Je lui donnai la mienne quelque jour ;
Rien n'est changé dans notre amour,
Car je sais que de moi la bonne fille est folle.

LES BOHÉMIENS.

Nous savons que de lui la bonne fille est folle.

JOSEPH.

Ce fut sa perte justement.
Vous profitiez indignement
De son sublime dévouement.

HENRI.

Ah ! Ah ! monsieur Joseph me gronde.
Il va me faire la leçon.....
Mais moi..... je suis un bon garçon.....
Je ne me fâche pas..... pourvu qu'on me réponde.
Dis-moi, Joseph, je veux la voir,
Nous faisons la fête ce soir.
Nous fêtons les Muses..... La reine
En fut toujours Rébecca..... Je l'emmène.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief

JOSEPH.

Vous n'emmenez personne aujourd'hui, ni demain.
S'il vous reste dans l'âme un sentiment humain,
Vous sortirez bientôt..... Car, que Dieu me protège,
Ici votre présence est plus qu'un sacrilège.

HENRI.

Ah ! Ah ! Je vous présente, amis,
Le très pieux Joseph, orateur de la chaire

LES BOHÉMIENS.

Le très pieux Joseph, orateur de la chaire.

HENRI.

Allons ! J'ai trop longtemps permis
Qu'on se moque de moi..... Rébecca..... ma très chère,
Où est elle ?

JOSEPH *(de plus en plus furieux).*

Jamais tu ne la reverras.
Rébecca m'appartient..... il faut que tu le saches.

(Joseph appuie sur chaque syllabe et lui prononce les dernières paroles presque sous le nez.)

HENRI *(menaçant).*

Où est-elle ?..... Tu le diras !

(Quelques bohémiens montrent à Henri le rideau de l'alcôve.)

HENRI *(désignant le rideau).*

Est ce donc là l'endroit où tu te caches,
Rébecca !..... Je l'entends qui m'appelle.

JOSEPH *(se mettant entre Henri et le rideau).*

Jamais !
Tu n'entreras ici..... Ce n'est plus désormais
Le bon Joseph qui devant toi se dresse !

HENRI.

Eh quoi ! nigaud, tu te permets !.....
M'empêcher de passer ! Crois tu que je m'empresse
De t'obéir ? Allons ! Fais-moi place !.....

(Henri repousse Joseph que les Bohémiens saisissent. Joseph se défend courageusement. La lutte les entraîne peu à peu à l'avant-scène. Quelques bohémiens restés au fond ont tiré le rideau et se sont écartés frappés d'effroi. Joseph est tombé à gauche. Henri voyant le

rideau tiré, se précipite vers l'alcôve et reste un instant comme pétrifié devant le spectacle inattendu qui le frappe. Sans quitter de l'oeil Rébecca, il recule lentement et se laisse tomber sur une chaise.)

HENRI *(balbutiant).*

C'est vrai !

Oui.... Joseph ! ....Rébecca....t'appartient....désormais.

(Joseph s'est relevé, il se retourne. voit le rideau ouvert et prenant son front dans ses mains.)

JOSEPH.

Rébecca..... ma chérie !

(Il va jusqu'au lit et tombe à genoux..... Débora entre. Elle reste un instant muette devant cette scène. Elle va lentement à gauche.)

DÉBORA.

Oh ! Dieu ! que de détresse!

(montrant Rébecca).

Ci gît victime de l'amour,

Et non point la dernière, hélas !.....

A qui le tour.

Rideau.

Fin.

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUSSEL
Archives - Archief